

Un souvenir d'enfance

Un cri strident traverse la nuit et m'arrache au sommeil. Ce cri, je l'ai déjà entendu. Cette douleur je la reconnais. Je me mets la tête sous l'oreiller en appuyant très fort sur mes oreilles. Mais la plainte est plus puissante et traverse tous mes filtres. Je tourne et retourne dans mon lit, m'enfonce sous les couvertures. Mon corps se crispe. J'ai mal partout. Je sais que dehors, les hommes sont là et qu'ils jouissent. C'est l'orgasme de la connerie humaine, le partage de la toute puissance. Ils ont bu la gnole pour se réchauffer et se donner du cœur au ventre. Ils ont le nez rouge, le visage rubicond, les yeux injectés de sang. Ils rient. Je les déteste.

Peu à peu les pleurs s'apaisent jusqu'à devenir un long gémissement. Je pleure moi aussi. Je ne veux pas me lever. Je ne veux pas partager la présence de cette meute humaine. Je veux les oublier, je veux qu'ils s'en aillent. Mais non, ils vont rester dans la maison toute la journée. Ils vont conduire leur forfait jusqu'à son terme.

Une fois, une autre année, je m'étais levé au premier cri, et j'avais vu. J'avais vu l'insoutenable, j'avais vu la brutalité et la méchanceté humaine. J'avais vu ce qu'une petite fille n'aurait jamais dû voir. Les hommes tiraient et poussaient un cochon. Ils le tiraient par les oreilles, ils le poussaient à coup de bâtons. Ils riaient des cris de la bête. Il y a des moments où je me sens d'accord avec Michel Houellebecq quand il dit être aussi sensible à la souffrance d'un animal pris au piège qu'à la souffrance d'un être humain. Ce mal là m'entraîne dans le corps par tous les pores de ma peau. Je maudissais ces hommes.

Je les avais vus après, accrocher la bête par les pattes de derrière et la hisser sur une poulie. L'animal hurlait et se débattait. Puis l'un des hommes, le plus hideux, s'était saisi d'un immense couteau et l'avait planté dans le cou du cochon. Le sang avait coulé dans une bassine éclaboussant tout autour. Il y avait maintenant des allers et venues entre le lieu du crime et la cuisine. Plus tard j'avais entendu un des hommes dire en riant : « ah, celui-ci il était coriace ». J'aurais voulu que quelqu'un retourne le couteau contre lui. Le reste de la journée n'avait plus d'importance, il était mort. Il ne souffrait plus. Mais cette viande étalée me répugnait. C'est de ce jour que j'ai décidé d'être végétarienne.

Marie Chataignon